

été son protecteur ? Son illusion ne fut pas de longue durée. Elle s'évanouit dès les premiers mots que le banquier prononça. Bien loin, en effet, de chercher à pallier les fautes reprochées au directeur du Crédit rural, il y ajouta la révélation d'autres fautes. Il conclut en disant que Godelaine avait certainement mérité d'être traduit devant les tribunaux, mais que, dans l'intérêt même de la société, il était d'avis d'éviter un trop grand scandale : et il proposa d'imposer seulement au directeur une démission devenue nécessaire.

— Vous me perdez ! dit Godelaine à M. Savaron lorsque celui-ci eut fini de parler.

— Vous vous êtes perdu vous-même par toutes vos infamies ! lui répondit Savaron sans même le regarder.

“ Charlotte a dû parler ! ” pensa le misérable.

Et, sentant qu'il n'y avait plus à lutter, il sortit, sans même attendre le résultat du vote qui, quelques instants après, le déclarait démissionnaire de ses fonctions de directeur.

En quittant le Crédit rural, il restait à Godelaine assez de ressources pour se créer, s'il l'eût voulu une situation modeste dans les affaires.

Au lieu de cela, il résolut alors de jouer le tout pour le tout en un seul coup de dé. Sur la foi d'un renseignement qu'il croyait sûr, il engagea son capital dans une opération de bourse au moyen de laquelle il espérait en une fois le décupler.

La fortune le trahit : il perdit tout.

Cette dernière catastrophe cependant ne l'abattit pas autant qu'on eut pu le croire. Il avait trop de foi dans les ressources de sa subtilité, pour ne pas se persuader aisément qu'un jour où l'autre il prendrait sa revanche contre la fortune adverse.

Pendant longtemps il se creusa la tête pour inventer quelque nouvelle et hardie spéculation. Mais, pour exécuter chacun des plans qu'il imaginait, il lui fallait de l'argent.

Un moment il songea à s'en procurer en proposant un marché à Mme Désarcis, il lui livrerait, contre un bon prix, les papiers compromettants pour elle qu'il avait toujours gardés en sa possession.

Il se rendit chez elle ; mais là il apprit qu'elle avait quitté la France et nul ne savait ce qu'elle était devenue. Il pensa alors à Charlotte Gibert, aux trois cent mille francs dont lui-même lui avait signé les chèques.

Mais comment retrouver Charlotte Gibert. Il se doutait bien qu'elle devait être à Paris, mais où demeurait-elle.

On était à la saison des courses et le grand prix de Paris devait être couru dans quelques jours. Il pensa qu'il aurait de grandes chances de la rencontrer à cette réunion qui est le rendez-vous de tout Paris élégant. Il résolut de s'y rendre et, le dimanche venu, il partit de bonne heure pour aller à pied à Longchamps.

La journée promettait d'être brillante ; le temps était superbe, un soleil d'automne, dans un ciel sans nuage d'un bleu pâle, inondait la pelouse de ses rayons et dorait de tons chauds les massifs du bois aux feuilles desséchées. Mais Godelaine, sans arrêter ses regards à ces splendeurs de la nature qui eussent ravi les yeux d'un peintre, concentrerait toute son attention sur les voitures qui arrivaient, de plus en plus nombreuses.

Tout à coup dans une calèche qui s'avavançait vers lui, il reconnut de loin M. Savaron, sa petite-fille et Jacques Chabot. Il se souciait peu d'être aperçu de ces trois personnes, et il battit en retraite du côté de la piste, où il ne tarda pas à se perdre parmi les groupes. Puis faisant un circuit, il se dirigea vers l'endroit où les innombrables voitures, roues contre roues, essieux contre essieux, formaient un immense campement. Il allait renoncer à la partie, quand au détour d'une allée, une grande voiture se présenta à ses yeux.

Dans la belle personne blonde qui conduisait, il reconnut sans peine celle qu'il cherchait. Godelaine ne perdit pas une minute pour se diriger vers la voiture de Charlotte et l'aborda avec la même aisance que s'ils se fussent quittés la veille dans les meilleurs termes du monde.